



**HAL**  
open science

# Un proche bien encombrant de Stanislas-Auguste: Jean Potocki et ses papillonnements politico-diplomatiques entre la Grande Diète et le voyage au Maroc (avec une lettre inédite)

Daniel Beauvois

► **To cite this version:**

Daniel Beauvois. Un proche bien encombrant de Stanislas-Auguste: Jean Potocki et ses papillonnements politico-diplomatiques entre la Grande Diète et le voyage au Maroc (avec une lettre inédite). WIEK OŚWIECENIA, 1999, W dwusetną rocznicę śmierci Stanisława Augusta, 15, pp.229-245. halshs-01078793

**HAL Id: halshs-01078793**

**<https://shs.hal.science/halshs-01078793>**

Submitted on 30 Oct 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Daniel Beauvois**  
 Université de Panthéon-Sorbonne, Paris

**UN PROCHE BIEN ENCOMBRANT DE STANISLAS-  
 -AUGUSTE: JEAN POTOCKI ET SES PAPILLONNEMENTS  
 POLITICO-DIPLOMATIQUES ENTRE LA GRANDE DIÈTE  
 ET LE VOYAGE AU MAROC (avec une lettre inédite)**

Il faut commencer par ne pas croire ce que le comte Jean nous dit en achevant sa relation de voyage au Maroc: «Je termine ici, dit-il, la relation d'un voyage que je n'ai point regardé comme une entreprise dont il dût résulter beaucoup d'instruction, mais plutôt comme une partie de plaisir, une promenade dans une autre partie du monde, un changement de paysage, de ciel et de nature, un projet d'écouter le silence des déserts, les bords agités de la mer... Ne rien faire est une occupation si douce... etc»<sup>1</sup>, Balivernes que cette pose de rêveur solitaire! Ceux qui ont lu le *Manuscrit trouvé à Saragosse* savent bien de quels tours notre homme est capable: le jeu, la dissimulation, la fausse piste sont ses jongleries préférées. Croyons le encore moins lorsqu'en introduction il prétend: «D'ailleurs, je suis le premier étranger qui soit venu dans ce pays-ci avec la simple qualité de voyageur...»<sup>2</sup>. La description qui ouvre le voyage doit, à elle seule, mettre en garde le lecteur averti. Le voyageur arrive en bateau de Gibraltar et se réveille à la vue de Tétouan, située, dit-il «dans un endroit où la chaîne du Petit Atlas s'ouvre et laisse voir des vallées plus riantes. Ce lointain est éclairé et les montagnes qui bordent la côte, encore dans l'ombre, en prennent un aspect plus sombre et plus sauvage. Est-ce encore une relation que j'écris?»<sup>3</sup> Dès les premières lignes, l'ambiguïté s'installe.

<sup>1</sup> J. Potocki, *Voyage dans l'Empire de Maroc, fait en l'année 1791*, Varsovie, Dufour, 1792, rééd. dans J. Potocki, *Voyages en Turquie et en Egypte, en Hollande, au Maroc*, introd. et notes de D. Beauvois, Fayard, La Bibliothèque des voyageurs, Paris, 1980, p. 309 (cette édition sera notre référence ci dessous, en abrégé: *Voyage Maroc*).

<sup>2</sup> *Voyage Maroc*, p. 151.

<sup>3</sup> *Ibidem*.

Ce paysage en abîme ne cache que pour mieux dévoiler. Cette relation de voyage est, en fait, une valise à double fond, celle des agents plus ou moins secrets. Il suffit de parcourir ce journal, du 3 juillet au 7 septembre 1791, pour s'apercevoir qu'il retrace une mission dont le but unique était de présenter un hommage au sultan, appelé ici l'Empereur. Cela je l'avais vu dès mon édition de 1980. Je voudrais tenter ici d'élucider, sinon les causes exactes, du moins les circonstances de ce voyage. Pourquoi le Maroc? s'est-on demandé souvent. Comment s'explique ce choix? Sans m'interdire de faire appréhender toute la richesse des réflexions et des observations de ce voyage, de donner une idée de la fluidité limpide du style, et de l'incomparable variété de ses commentaires, je voudrais, grâce aux énormes progrès faits depuis 25 ans par notre connaissance de la vie de cet auteur — c'est à dire depuis le premier colloque sur Jean Potocki que j'avais organisé à Varsovie sous la présidence de Roger Caillois — je voudrais, dis-je, m'interroger, d'abord et surtout, sur le pourquoi de ce voyage que je trouvais totalement inattendu lorsque je l'éditai, en 1980.

Lorsque le jeune comte arrive au Maroc, la Pologne connaît un moment de bonheur politique et d'euphorie très exceptionnelle. Sa diète (parlement), qui siège sans discontinuer depuis 1788, a voté, deux mois plus tôt, le 3 mai 1791, la première constitution d'Europe continentale. Quatre mois avant la France. Cette constitution est, il est vrai, loin d'être aussi révolutionnaire que la française. Il n'y a eu dans ce pays ni prise de la Bastille, ni abolition des privilèges, ni Déclaration des droits de l'Homme, mais la Pologne, qui pratique le servage et n'a presque pas de bourgeoisie, possède une noblesse qui commence à constituer une intelligentsia et qui exprime haut et fort un besoin patriotique de secouer la tutelle russe qui pèse sur ce pays depuis près d'un siècle. La Pologne a d'ailleurs déjà été amputée par ses voisins, en 1772, et la hardiesse des débats de cette diète s'explique par le fait que la Russie de Catherine II est alors occupée ailleurs, depuis 1787, par une longue guerre avec les Turcs qui s'achèvera — pour le malheur de la Pologne — en 1792. La constitution du 3 mai 1791 marque l'apothéose des débats de cette chambre nobiliaire et constitue une éclatante affirmation de souveraineté. Pendant toute la période qui précède, et un an après sa ratification, ce pays connaît une ébullition inouïe, une parenthèse de liberté extraordinaire, où le roi élu, Stanislas-Auguste Poniatowski est, non pas suspect de despotisme comme Louis XVI, mais moteur du mouvement et co-inspirateur de la constitution, qui renforce d'ailleurs le pouvoir royal.

Jean Potocki a participé à ce vaste mouvement de rénovation civique et politique. S'il a quitté Varsovie, fin octobre 1790 (sans attendre

la ratification), pour Paris, Madrid et le Maroc, ce n'est pas comme on l'a cru longtemps, par simple toquade d'aristocrate lunatique, mais selon une logique — temporaire et velléitaire, certes — qu'il est aisé de développer. Ici, l'enchaînement des données biographiques et politiques est particulièrement important et éclairant.

Dès sa jeunesse, après des études en Suisse, le jeune comte s'est intéressé au monde musulman et c'est pendant son voyage au Maroc, dans le cours de sa relation, qu'il se remémore son premier contact avec les représentants de ce pays. Ce contact a eu lieu entre 1778, date de son engagement dans l'armée autrichienne, à Vienne, et 1780, date de la mort de Marie Thérèse, dans l'entourage de laquelle se déroule ce souvenir. Jean Potocki est d'autant plus fier de parler de cette première rencontre avec les Marocains en ambassade à Vienne que cet événement a été consigné, en arabe, par le chroniqueur Boufarès et que celui-ci n'a pas manqué de noter que c'était lui, Potocki, qui avait servi d'intermédiaire, sans doute à cause des notions d'arabe qu'il possédait déjà. Il ne résiste donc pas au plaisir, douze ans plus tard, de donner dans son journal du Maroc un extrait du récit de Boufarès dont il est, de toute évidence, le héros: «Arrivé à Vienne (dit Boufarès), un jeune homme habillé en soldat était venu inviter l'ambassadeur à un bal. Celui-ci ne savait trop s'il était de sa dignité d'y aller, mais, s'y étant pourtant déterminé, ils furent tous si frappés de la magnificence qu'ils y trouvèrent, que la langue n'a point de terme pour l'exprimer». Potocki ajoute, en bon témoin, «je n'eus pas de peine à reconnaître qu'il s'agissait là d'un bal chez le prince de Lichtenstein, où les Marocains avaient paru dans le monde pour la première fois et où j'avais été moi même». Puis il se reconnaît encore dans la description de Boufarès qui le flatte: «Le journal ajoutait, dit-il, que ce jeune prince habillé en soldat était d'une famille si ancienne qu'elle était déjà revêtue de dignités du temps de Soliman...», allusion visible à la gloire de la famille Potocki, très liée au pouvoir en Pologne. L'allusion de Boufarès à un «autre prince fort occupé de ses plaisirs», à Vienne, semble aussi flatter notre voyageur qui reconnaît peut-être son père ou un cousin vivant dans cette «maison admirable dans les faubourgs et qui y donnait des comédies»<sup>4</sup>.

La passion de Jean Potocki pour l'Orient et le monde musulman sont trop connus pour nous y attarder ici. On tonnait ses séjours à Tunis, à Malte, à Djerba, à Constantinople, dont le magnifique témoignage se trouve dans le *Voyage en Turquie et en Egypte fait en l'année 1784*. Retenons en surtout qu'il noua, au Caire, des relations avec

<sup>4</sup> *Ibidem*, pp. 209-210.

le consul de France, frère de celui qu'il rencontrerait à Rabat, Mure, et y vit aussi un marocain d'importance: Moulay Selama, frère de Moulay el Yazid (Jessid) lequel serait sultan du Maroc de 1790 à 1792, c'est à dire lors de son voyage. Ce Moulay Selama était lui même sans doute le futur sultan Moulay Sliman qui devait régner très longtemps, de 1792 à 1822. L'orthographe du temps était, on le sait, très fantaisiste. L'opinion de Potocki à son sujet est d'ailleurs laconique et négative: «un assez mauvais sujet», dit-il<sup>5</sup>.

Même si l'activité des années 1784-1787 semble un peu éloigner notre voyageur de l'Orient, puisque pendant ce temps il se marie et visite la France, l'Italie, la Hollande, l'Angleterre et de nouveau l'Autriche, il ne fait aucun doute qu'il augmenta son érudition et ses dons de polyglotte. Il est, en tout cas, révélateur qu'à peine rentré à Varsovie, il s'engagea dans l'action politique, aux côtés des patriotes qui voulaient soutenir l'action d'émancipation nationale. Sa ligne politique manqua de constance. D'abord partisan d'un compromis avec les Russes, il choisit ensuite l'alliance avec la Prusse, pour revenir ensuite vers la Russie. Son voyage au Maroc se situe dans sa période anti-russe, ce qui explique, on le verra, beaucoup de choses. Son action à l'époque de la Grande Diète, à partir d'octobre 1788, fut tellement multiforme, qu'on taxa cet aristocrate cosmopolite d'amateurisme, voire de folie douce. Il nous importe pourtant de souligner, avant tout, qu'il tint à faire connaître ses capacités d'orientaliste, en publiant, deux fois, le *Voyage en Turquie et en Egypte* qu'il avait fait quatre ans plus tôt: une fois à Paris, chez Royez, en 1788, et une autre à Varsovie, en 1789, sur ses propres presses, dans l'Imprimerie libre qu'il avait montée pour éditer, à ses frais, le *Journal hebdomadaire de la diète*, en français.

Sa réputation d'original se répandit surtout pendant la campagne électorale qu'il mena dans la région de Poznań pour être député. Il arborait alors un superbe habit polonais à l'ancienne qui semblait déplacé, mais qui répondait à une idée de respect des traditions nationales, celle là même que préconisait Rousseau pour la Pologne, et surtout avait une allure turque qui était sans doute conforme à ses goûts. Les nombreux pamphlets le concernant retrouvés et publiés récemment (1994) par Józef Szczepaniec<sup>6</sup> montrent quelle incompré-

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 211. Seuls les spécialistes du Maroc pourront identifier ce frère en comparant son nom avec celui du troisième, retiré dans le sud, comme le dit Potocki p. 212, ou en vérifiant si Moulay Sliman était au Caire en 1784.

<sup>6</sup> J. Szczepaniec, *Jan Potocki w poezji z lat 1788-1789 (Jean Potocki dans la poésie des années 1788-1789)*, „Wiek Oświecenia” 10, 1994, pp. 51-88 (résumé en français).

hension suscitait chez ses compatriotes cette tentative de synthèse orient-occident sur le plan vestimentaire. Mais l'on riait moins lorsque l'on voyait son courage pour les expériences les plus hardies: en mai 1790, il effectua un voyage en mongolfière avec Blanchard, à Varsovie, et reçut une médaille du roi. On riait encore moins lorsque l'on lisait les cinq volumes d'études historiques sur la Sarmatie, la Pologne antique, publiées en même temps (1789-1792). Enfin on ne s'étonna plus lorsqu'il disparut de Varsovie pour se livrer à des activités diplomatiques assez mystérieuses, tant il est vrai que la diplomatie du temps, plus encore que celle d'aujourd'hui, était affaire d'agents plus ou moins occultes.

En secouant la tutelle russe qui la privait de diplomatie, la Grande Diète polonaise éprouva très vite le besoin de restaurer cet attribut essentiel de la souveraineté qu'est un corps diplomatique. Jerzy Łojek à étudié cette question, il y a déjà longtemps (1962)<sup>7</sup> et Stefan Meller a ajouté des lumières à ce mouvement d'affectation de représentants, opéré par la diète pour faire connaître partout le nouvel esprit polonais avant et après la constitution<sup>8</sup>. La famille des Potocki joua un rôle considérable dans cette restauration de la diplomatie. Sept d'entre eux étaient alors membres de la diète: à côté de Jean siégeaient son frère Séverin et ses cousins ou parents Felix, Stanislas-Kostka, Ignace qui était ministre, Jerzy (Georges) qui fut ambassadeur à Stockholm à partir d'août 1789 et Piotr (Pierre), ambassadeur à Constantinople, depuis janvier 1790. Ces deux derniers occupèrent ainsi des postes stratégiques, puisque la Suède et la Turquie étaient en guerre contre la Russie et constituaient les deux plus puissants alliés objectifs de la Pologne.

Le comte Jean à beau nous convaincre, au retour de son voyage au Maroc, que l'ambition des hommes politiques est méprisable et même nuisible<sup>9</sup>, il cache toujours son jeu et brûle lui même de jouer un rôle. Il en brûlera aussi plus tard lorsqu'il entrera au service de la Russie et mourra de dépit et de frustration de ne plus servir, en 1815, en se suicidant.

En partant pour le Maroc, par Paris et Madrid, en octobre 1790 (et non en décembre, comme l'ont cru J. Łojek et E. Rostworowski, lequel

<sup>7</sup> J. Łojek, *Materiały do historii polskiej służby zagranicznej w latach 1788-1795 (Materiaux pour l'histoire du service diplomatique polonais de 1788 à 1795)*, „Przegląd Historyczny”, R. LIII, 1962.

<sup>8</sup> S. Meller, *Les relations politiques de la Pologne et des Pays Bas à l'époque de la Diète de Quatre ans*, 1984, 131 p.

<sup>9</sup> J. Potocki, *Voyage Maroc*, p. 310.

a ensuite rectifié)<sup>10</sup>, le comte Jean fit insérer dans son „Journal hebdomadaire de la Diète” un «Avis du rédacteur» (republié par D. Triaire) qui dit très bien dans quel esprit il partait: «Un citoyen qui, à la fleur de son âge honore un nom illustre... avait senti, dès le commencement de cette diète, la nécessité de présenter aux étrangers les résultats de nos délibérations et, en leur indiquant dans le détail les débats..., de les mettre en état de nous apprécier avec quelque exactitude<sup>11</sup>. Cette déclaration définit autant le sens des articles du journal que celui des démarches qu'il allait entreprendre à l'étranger.

Au moment où il quittait Varsovie, à l'automne 1790, Jean Potocki avait forcément appris la mort du sultan Moulay Mohammed (1757-1790) dont la politique de rapprochement avec la Turquie et la France, sans rompre avec Alger ni Tunis, donnait une cohérence à l'ensemble du monde musulman<sup>12</sup> et la connaissance qu'avait le comte de ces liens, rare à l'époque, l'amena sûrement à concevoir (la chimère n'est évidente que pour nous *a posteriori*) l'importance que pourrait avoir, pour son pays, un hommage solennel au nouveau sultan Moulay el Yazid dont il ne pouvait pas prévoir qu'il ne régnerait que deux ans. La guerre russo-turque, à ce moment, n'était pas encore sur le point de s'achever, comme lorsqu'il quitta le Maroc, aussi l'importance de bons rapports avec un allié de la Turquie tel que le Maroc dut-elle lui paraître non négligeable. Loin d'être une passade, cette mission témoignait donc d'une vision géo-stratégique globale très loin d'être fantaisiste. L'histoire seule la rendit caduque après 1791.

Comme d'habitude, le voyageur se hâta lentement et s'attarda plusieurs mois à Paris car, là aussi, la politique polonaise et l'intérêt de la diète l'occupaient. L'une des questions essentielles que l'on débattait, en vue de la prochaine constitution de Pologne, était le renforcement du pouvoir exécutif par la suppression de la royauté élective et par l'établissement d'une couronne héréditaire. Mouvement inverse de

<sup>10</sup> Dans le *Polski Słownik Biograficzny*, E. Żółtowska dit que J. Potocki a quitté Varsovie en août 1790. Sur les erreurs quant à cette date de départ, établie par J. Szczepaniec, voir le *mea culpa* de E. Rostworowski dans son article «Szczęsny Potocki we Francji — styczeń-kwiecień 1791» (Felix Potocki en France, janvier-avril 1791), dans *Losy Polaków*, Varsovie 1987, pp. 380-381.

<sup>11</sup> J. Potocki, *Ecrits politiques, rassemblés, présentés et annotés par Dominique Triaire*, Paris 1987, p. 74.

<sup>12</sup> Ch.A. Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord*, Paris 1931, pp. 507-508. Un chercheur polonais a bien montré que malgré leurs efforts, les Russes ne parvenaient pas à rompre la solidarité musulmane entre Istanbul et Rabat. A. Dziubiński, *Maghreb i Rosja w ostatniej ćwierci XVIII i na początku XIX w.*, „Przegląd Historyczny”, LXV, 1974, z. 1, pp. 47-60.

celui de la France donc. Jean Potocki avait d'abord pensé, en 1788, que cette couronne pourrait rester dans la famille Poniatowski où elle se trouvait. Il l'avait dit à Stanislas-Auguste, mais celui-ci s'était effrayé: «Je lui ai répondu que je me souviens du serment que j'ai prêté et qui m'interdit d'y penser, je l'ai donc conjuré de n'en point parler»<sup>13</sup>. Le roi approchait de la soixantaine et il fallait pourtant trouver un candidat. Jean Potocki fut visiblement chargé par la diète, ou plutôt un clan de celle-ci, de solliciter discrètement Gustave III de Suède, dont la dynastie avait jadis régné sur la Pologne, et l'on sait, grâce à une chercheuse suédoise qui a largement développé, en 1988, ce que laissait déjà entendre la *Correspondance diplomatique*, lettres 185-187 (Paris 1881), à savoir qu'il suggéra à Eric-Magnus de Stael, ambassadeur de Suède à Paris, mari de l'écrivaine déjà connue, de pousser la candidature de Charles de Sudermanie, frère cadet de Gustave III. Lars von Engeström, résident de Suède à Varsovie, suivait ces manoeuvres et reçut, le 7 novembre 1790, du roi de Suède une lettre disant qu'il se verrait volontiers en roi héréditaire de Pologne, car cela pourrait renflouer ses caisses vides<sup>14</sup>. Peu nous importe ici que ce projet échoua et que ce fut finalement le duc de Saxe que la constitution désigna comme futur roi de Pologne, mais il faudra nous souvenir de cette proximité polono-suédoise lorsque nous verrons Potocki ne pas quitter d'une semelle l'ambassadeur de Suède au Maroc et nous rappeler qu'avec la France et la Turquie, la Suède était, depuis plus d'un siècle, un maillon capital de la célèbre barrière contre la Russie que Choiseul avait encore naguère soutenue. La mission conjointe du Polonais et du Suédois auprès du Commandeur des Croyants prendra alors un sens assez clair.

Emanuel Rostworowski a établi en 1987, à la lumière des lettres du roi de Pologne (copies à la B.N. de Varsovie) et de celles de son agent à Paris, Philippe Mazzei (B.N. de Florence), les contacts étroits de Jean Potocki avec les Jacobins. Mazzei écrivait, le 26 novembre 1790, qu'il

<sup>13</sup> Lettre du roi Stanislas-Auguste à Corticelli du 19 avril 1788 citée par E. Rostworowski, *Dwa pisma polityczne Jana Potockiego z lat 1790 i 1792 (Deux écrits politiques de J. Potocki de 1790 et 1792)*, dans: *Wiek XVIII — Polska i świat*, Varsovie 1974, p. 88, note 13.

<sup>14</sup> Les documents relatifs à cette démarche sont donnés par Léocadia Posten dans son article: *Polityka Gustawa III wobec Polski w latach 1788-1791 w świetle korespondencji dyplomaty szwedzkiego Larsa von Engeströma (La politique de Gustave III envers la Pologne en 1788-1791 à la lumière de la correspondance du diplomate suédois L. von Engeström)*, dans *Cztery lata nadziei*, éd. H. Kocój, Katowice 1988, pp. 123-125. Cela modifie la date de la démarche de Potocki donnée par M.E. Żółtowska dans le P.S.B. ou par D. Triaire dans son *Potocki*, Acte Sud, 1991, p. 72.

poussait Potocki à s'inscrire de préférence à la *Société de 89*, très modérée, mais «atteso che preferiva andare al club dei Jacobins», déplorait-il. Deux semaines plus tard, nous dit l'historien, reprenant l'opinion de Szymon Askenazy, Potocki était inscrit dans les deux clubs à la fois et Stanislas-Auguste ne pouvait que déplorer les emportements de ce comte «si amoureux de nouveautés et de singularités»<sup>15</sup>. Aucun témoignage de l'intéressé ne recoupait, jusqu'à présent, cette conclusion. Celui que nous livrons ci-après n'est pas, à cet égard, beaucoup plus net, mais donne enfin quelques précieux détails sur le séjour parisien qui a le plus intrigué les biographes.

La tache blanche que constituait ce passage à Paris sera, en effet, quelque peu comblée grâce à une trouvaille faite récemment dans les archives de Kórnik, en Pologne<sup>16</sup>.

Ce document est une lettre-journal, de toute évidence traduite du français en polonais, écrite de Paris par Jean Potocki à son frère Séverin, entre le début de son séjour (20 novembre) et la fin décembre 1790. Elle se trouve dans un recueil manuscrit de 100 copies très variées, écrites de la même main, à la fin du XVIIIe s., et dont le seul lien semble avoir été l'importance documentaire que leur accordait l'auteur du collationnement<sup>17</sup>. L'importance que l'opinion publique accordait alors à Jean Potocki se reflète bien, au sein de ce même recueil, dans la présence de deux autres textes de lui en traduction polonaise qui firent grand bruit à l'époque: le *Ne quid detrimenta respublica capiat* (18 avril 1788) et l'*Essai de logique* (30 avril 1788)<sup>18</sup>.

<sup>15</sup> E. Rostworowski, *Losy Polaków...*, pp. 381-382.

<sup>16</sup> Je dois ce document à Mme Karkucinska, conservatrice à Kórnik, que je remercie.

<sup>17</sup> *Magazyn różnych pism z różnych dzieł zebrany tak wierszem też prozą roku pańskiego 1789*, (*Recueil d'écrits divers et d'oeuvres variées tant en vers qu' en prose fait en l'an de grâce 1789*), archives de Kórnik, n° 11072, document n° 78. Ce recueil semble avoir été constitué entre 1789 et 1791. Il contient quelques pièces du XVIIe s. (discours d'abdication du roi Jan-Kazimierz en 1668), mais surtout du XVIIIe s.: de Pierre le Grand, Catherine II, Frédéric II, Gustave III, Pougatchev, Pułaski, sur les jésuites persécutés en Chine en 1785, etc. Il est particulièrement riche en documents valorisant la grande diète et la Constitution du 3 mai 1791. Beaucoup sont des copies d'extraits de presse, mais quelques uns, comme le notre, sont d'origine privée et émanent de personnages si importants que l'auteur anonyme de cette collection semble avoir travaillé pour l'histoire et avoir appartenu à l'entourage très proche du roi.

<sup>18</sup> *Ibidem*, n° 59 et 60. Ces traductions polonaises étaient ignorées d'E. Rostworowski lorsqu'il publia les originaux français (*Materiały do dziejów Sejmu Czteroletniego*, Wrocław 1955) et le sont de D. Triaire dans son *Inventaire de l'oeuvre de J. Potocki*, Paris 1985, pp. 38-41 et 96-101.

La lettre à Séverin, frère bien aimé qui resta un correspondant régulier pendant toute la vie du comte Jean<sup>19</sup>, est un témoignage unique sur le séjour en France de 1790, connu seulement, jusqu'ici, par des allusions de tiers.

Elle retrace l'itinéraire par Landau, occupée par les troupes révolutionnaires, et par Nancy, où venaient de se produire de graves troubles. On y découvre un Potocki bienveillant à l'égard de la révolution qu'il trouve encore relativement bienfaisante, malgré l'inquiétante velléité de partage égalitaire des terres ou celle d'accorder des droits aux femmes. Elle donne une idée des contacts qu'il eut avec quelques grands hommes: Mirabeau, La Fayette, ou de sa fréquentation de salons comme celui de la princesse d'Anville. Le climat politique et artistique de Paris est bien rendu par sa description des séances de l'Assemblée Constituante — où il voit un modèle de la manière de délibérer, sujet très débattu en Pologne — ou par son tableau si vivant de la représentation du *Brutus* de Voltaire et de l'enthousiasme du public au moment privilégié où se décida le transfert de ses cendres au futur Panthéon. On remarquera que s'il fréquenta les jacobins, Potocki ne dit pas nettement qu'il adhéra à leur club. Sans doute les contemporains extrapolèrent ils et, en tout cas, le départ pour l'Espagne rendit il cette «adhésion» tout à fait fugace, comme tous les engagements politiques du comte.

En attendant l'improbable découverte de l'original français, nous nous risquons, puisque d'autres ont osé le faire, *horribile dictu*, pour le *Manuscrit trouvé à Saragosse*, à proposer une retraduction en français. La ponctuation et l'orthographe ont été modernisées. Les formules de politesse ne figurent pas dans le document polonais.

«Lettre du Sr. Jean Potocki, écuyer tranchant de la Couronne, député de Poznań, capitaine des ingénieurs de la Couronne, de Paris, à Séverin, député de Braclaw, écrite au mois de décembre 1790 (en fait, achevée à cette date, mais commencée en novembre, D.B.).

Je suis parti pour la France par Landau. On travaillait à la fortifier On avait même commencé des ouvrages assez considérables. L'inquiétude de l'Assemblée Nationale du côté du Rhin était la raison de ces fortifications. La garnison portait la cocarde nationale et c'était un signe de la révolution que je remarquai. Ayant pénétré en Lorraine, je lus la déclaration des commissaires désignés par l'Assemblée Nationale pour découvrir la cause des troubles de

<sup>19</sup> Ainsi que l'attestent encore, après les lettres bien connues de la Chine en 1805, celles de 1801-1802 récemment publiées par Dominique Triaire, *Quatre lettres inédites de Jean Potocki*, dans *Le siècle de Rousseau et sa postérité*, mélanges offerts à Ewa Rzakowska, Varsovie 1998, pp. 217-228.

Nancy. Cet écrit, très excellemment et raisonnablement rédigé, prouve que toute l'affaire venait d'un malentendu et, malgré cela, on voit un grand attachement à la nouvelle constitution. L'affaire de Nancy n'était pas si importante que le publièrent les gazettes. 94 hommes furent tués parmi lesquels se trouvait l'un des nôtres, Uzdownski, major d'un régiment de hussards. On ne saurait vanter assez le bon état des routes qui sont aussi bien entretenues qu'en Angleterre. Non seulement elles sont neuves et bien battues, mais, à côté des vieux arbres, on en plante de nouveaux. La police des villes, quoique déjà très bonne, dénote des améliorations considérables. J'ai vu aussi de nombreux ponts de construction récente, ainsi que beaucoup de maisons, en particulier à Bar sur Aube, où une partie de la ville est toute neuve. Le pays doit ces nouveautés aux assemblées de district équivalentes, chez nous, aux commissions civiles et militaires. Naguère, les travaux publics entretenaient les routes l'hiver pour que les paysans employés ne coûtassent point trop cher. Aujourd'hui, les responsables des routes utilisent les paysans dès qu'ils ont fini le travail des champs. J'ai remarqué qu'entre ces assemblées de district règne, quant à l'entretien et au bon ordre, le plus grand zèle et la plus belle émulation. Il faut espérer que nos commissions de voievodie, pleines de dévouement pour la patrie, rendront aussi notre pays plus ordonné qu'il ne l'était jusqu'à présent.

A Paris, le 20 novembre. Il est si tard que je ne puis te dire autre chose que «je suis à Paris», mais ces deux mots, «je suis à Paris», ne sont pas indifférents. Les années que j'ai passées dans cette ville occuperont dans mes souvenirs une place de choix. Aujourd'hui, cette capitale éveille ma vive curiosité pour d'autres raisons. J'ai vu Mirabeau qui m'a proposé, avec une grande courtoisie, une place confortable pour toutes les fois où je voudrais me trouver à l'Assemblée Nationale. On a voulu aussitôt m'admettre au Club des Jacobins. C'est une des assemblées qui préparent les sessions, comparable à nos conférences. En ce qui concerne la personne de Mirabeau, je n'en dirai qu'une chose: ses écrits semblent secs et sans esprit si on les compare avec sa conversation. Ce n'est pas l'éloquence, mais la conviction qui coule de ses lèvres et il n'est point trop emporté. Il a dit que les Polonais devaient, non pas d'un coup, mais par degrés, préparer leurs paysans à la liberté, que la chose se ferait d'elle même, en une cinquantaine d'années, pour le profit des maîtres et des serfs. Il a, par ailleurs, conseillé de sortir les villes de leur nullité. Je suis allé déjeuner chez M. de la Fayette dont j'étais curieux de voir les dispositions au milieu des intrigues actuelles. J'ai vu chez lui calme, gaité et même bonne conscience. Mais avec tout cela, sa fonction est très difficile à exercer. Un fort parti se forme contre lui et l'on veut choisir à sa place monsieur de Lameth. Je m'en fus ensuite à une séance de l'Assemblée Nationale qui n'est pas du tout aussi tapageuse qu'on nous la décrit. Tous les rapports sont écoutés en silence. L'agitation ne commence que pour les sujets qui concernent des camps opposés. Il faut être très sûr de la majorité, sinon l'agitation ne mène à rien. Une petite tribune se dresse, de laquelle celui qui a la parole prononce son discours, ce qui est très propice à l'ordre. Pour le reste, cette assemblée est

semblable à notre diète, mais où j'ai bien reconnu la légèreté française, c'est en ce que, souvent, l'un des députés élève la voix et dit quelque drôlerie et aussitôt, de tous les côtés de la salle, éclatent les applaudissements. D'ailleurs, pour ce qui est de la discipline, elle est bien meilleure que chez nous et l'ordre du jour est mené plus vite à son terme. La fonction de président est la plus aisée du monde. Lorsque l'on demande la volonté de l'assemblée, les députés la formulent *in turno*, en se levant ou restant assis. Celui qui est *pour* reste assis, celui qui est *contre* se lève et de la sorte la décision est vite prise, les débats sont très courts.

*Brutus*, tragédie de Voltaire, était jouée au théâtre et accueillie avec les plus grands transports et approbation. Le prisonnier Latude, qui resta enfermé 35 ans à la Bastille, se trouvait dans la loge centrale. On le vit et on l'applaudit sans fin. Arriva ensuite Mme Denis, la nièce de Voltaire — nouveaux applaudissements. M. de Vivienne, son époux, prit la parole et déclara qu'il transporterait le corps de Voltaire à Ste Geneviève. On recommença à applaudir, après quoi il annonça qu'il lui édifierait un tombeau à ses frais et l'ont se mit à crier: „le peuple, c'est le peuple qui le lui dressera”. Les bustes de Voltaire et de Brutus se trouvaient là. Il est difficile de se représenter la manière dont cette pièce fut accueillie. Chaque vers était écouté dans un profond silence, on savait le goûter, l'éprouver, puis l'applaudir à n'en plus finir. Le 23 décembre. Je suis allé chez la princesse d'Anville. Les députés revinrent tard. Nous nous mîmes à table à quatre heures seulement. La réunion fut intéressante. On parla de chaque député: celui ci est honnête et intelligent, celui là a bien parlé, l'autre n'a dit que bêtises, celui ci s'est expliqué clair et net, celui là n'en finissait pas et était à côté du sujet. Je me croyais en Pologne.

Je rentre de la société appelée la Gueule de Fer. L'endroit où elle se réunit est magnifique. Quant à son but, elle vise à répandre d'absurdes paradoxes tels que le *legem agrariam* ou partage égal des terres, l'admission des femmes au Gouvernement et autres rêveries de ce genre. On traitait aujourd'hui de ce dernier problème. Des femmes ont tenu de longs discours, mais sans succès, semble t il, car, lorsque je suis arrivé dans la salle, la séance était déjà achevée. Seuls les sifflets et l'agitation continuaient, à rendre presque sourd.

Pour ce qui est de la compagnie, Paris est plus amusant qu'auparavant. Les sociétés sont douces et agréables, excepté celle des aristocrates enragés et celle des démocrates enragés. C'est ainsi, en effet, que l'on appelle ceux qui s'emportent au delà du sens commun pour l'un ou l'autre parti. Les groupes de ces derniers sont quand même plus agréables que ceux des aristocrates, dont on peut vraiment dire qu'ils sont déchainés. Du reste les amusements publics sont d'une grande variété et tout m'intéresse à un double titre: pour la chose en soi et pour la révolution».

Mais bien vite le papillon quitta ces amusements, pour voler vers le but encore plus exotique qu'il s'était fixé. La promulgation de la constitution polonaise du 3 mai 1791, qui atteignit Potocki alors qu'il était,

depuis février, en Espagne, dut l'électrifier et le convaincre, plus encore, de la nécessité de faire connaître son pays à cet allié des Ottomans, le tout nouveau sultan du Maroc. C'est pour rendre cette ambassade plus efficace qu'il pria Mohammed Bin Otman, ambassadeur de ce pays auprès de la Cour d'Espagne, avec lequel il passa «toutes ses soirées» (et qu'un tableau pittoresque aujourd'hui visible à Madrid représente au pied du trône de Carlos III), de lui rédiger une lettre d'introduction. Cette lettre, qu'il reproduit dans sa relation, indique bien cette intention: «Celui qui donnera cette lettre à Votre Hautesse est un habitant de Boulounia, pays très éloigné de nous et proche de la Moscovie. Cet homme est un des premiers de son pays et il n'a point d'autre but, dans son voyage, que de se prosterner devant Votre Hautesse. Aucun homme de cette contrée éloignée n'était encore venu dans l'occident et Dieu avait réservé cet événement pour les commencements glorieux de Votre règne»<sup>20</sup>.

Bin Otman, fin lettré, avait bien fait de mentionner la Moscovie comme voisine de la Pologne car, lorsqu'après une longue attente dont nous allons voir le détail, la réponse de Moulay el Yazid arriva, elle montra qu'il était parfaitement au courant des alliances internationales. Le sultan connaissait bien les ennemis et les alliés du monde musulman: «La réponse de l'Empereur est arrivée, écrit Potocki, le 16 juillet 1791. Elle dit que si je suis de cette nation de Polonais qui a des traités avec la Porte, on doit me conduire à Salé avec une escorte de cinquante chevaux, mais que si je suis de quelque nation alliée des Moscovites, on doit m'embarquer et me renvoyer d'où je suis venu».

Pendant les douze jours qu'il passa à Tétouan à attendre cette réponse favorable du sultan, Potocki fut traité avec des honneurs qui montrent qu'il avait su informer ses hôtes de l'importance de son rang. Ce fut chez le caïd de cette ville qu'il s'arrêta avec «tout l'immense bagage que je traîne après moi», c'est à dire avec toute la charge du tribut qu'il comptait offrir au sultan. «Le caïd, informé de mon arrivée, m'envoya à la douane ses propres mules avec deux gardes à cheval»<sup>21</sup>. Ce n'était là qu'un modeste début. Son hôte savait parfaitement ce que ce noble étranger était venu faire, aussi le traita-t-il avec des égards particuliers: «J'allai descendre chez le caïd. Je vis un homme habillé fort simplement, accroupi sur un tapis... Il me dit en peu de mots que j'étais le bienvenu, qu'il ne me manquerait de rien, que, s'il plaisait au ciel, je verrais le visage du sultan et qu'en attendant on allait me con-

<sup>20</sup> J. Potocki, *Voyage Maroc*, pp. 159-160.

<sup>21</sup> *Ibidem*, p. 152-153.

duire dans la maison qu'il m'avait destinée». Puis un envoyé du caïd, «jeune homme à la figure avantageuse», vint lui offrir le lait et les dattes avec des noufs et des poules. Le caractère diplomatique du séjour se confirme aussitôt par les premiers contacts: «ensuite, j'ai eu nombre de visites, entre autres celle du vice-consul anglais, qui est un vieux maure à barbe blanche qui parle l'anglais comme sa langue naturelle» et surtout par une entrevue qui corrobore notre raisonnement sur l'intégration de cette mission dans le cadre général des gestes de révérence face à la puissance turque: «j'ai eu aussi la visite d'un autre Maure qui venait de Constantinople, où il avait vu notre ambassadeur»<sup>22</sup>. Rappelons que Piotr Potocki (1745-1829) était, depuis le 31 janvier 1790, ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Istanbul et qu'il allait souvent plus loin, dans sa recherche de l'alliance turque, que le roi de Pologne ou que la diète, que les inévitables représailles russes effrayaient. Il était l'auteur d'un projet, avec deux articles secrets, assurant une aide militaire à la Pologne, en cas d'agression, et des avantages commerciaux garantis par l'Angleterre, la Hollande et la Prusse (qui devait finalement faire tout échouer), mais où l'on voit que ce projet, de la fin 1790, n'était pas sans rapport familial et politique avec les rencontres du comte Jean au Maroc<sup>23</sup> où, visiblement, ces affaires étaient souvent évoquées parce que brûlantes: le lendemain de son arrivée, il voit encore «un insulaire de Djerba qui avait été à Bender (qui) parla de la Pologne et de notre famille et en rendit un compte avantageux. On parla aussi beaucoup de la guerre turque et de la paix future, dont, en général, on s'occupe ici avec intérêt»<sup>24</sup>.

Les distractions que le caïd de Tétouan offrit au comte, pendant les douze jours que mit l'autorisation du sultan à arriver, étaient à la hauteur de sa dignité. La première ne fut pas beaucoup à son goût. Il s'agissait d'une petite fantasia de cinquante cavaliers qui permit surtout d'exhiber, sur un cheval, un tout jeune Portugais que l'on venait de convertir à l'Islam. Jean Potocki ne goûta guère ce malin plaisir, mais nota néanmoins qu'on le fit monter sur une terrasse dominant le méchouar et qu'on l'installa «sur une chaise recouverte d'un coupon de

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 154.

<sup>23</sup> Sur la politique assez personnelle de l'ambassadeur Piotr Potocki en Turquie, cf. J. Dutkiewicz, *Polska a Turcja w czasie Sejmu Czteroletniego (La Pologne et la Turquie pendant la Diète de Quatre ans)*, Varsovie 1934, et Z. Janeczek, *Działalność polityczna Ignacego Potockiego w okresie Sejmu Wielkiego (L'activité politique d'Ignace Potocki pendant la Grande Diète)*, dans *Cztery lata nadziei*, pp. 156-157.

<sup>24</sup> J. Potocki, *Voyage Maroc*, p. 162.

damas cramoisi». Quelques jours plus tard, autre honneur, «le caïd voulut me donner le divertissement de faire arrêter un sanglier par ses lévriers, qui sont petits, mais d'excellente race»<sup>25</sup>. Une fois parti avec l'assentiment suprême, suite à la lettre d'accord dont nous avons parlé, la considération redouble: le caïd de Tanger l'installe à la maison d'Espagne, où il a une vue admirable sur le détroit et lui «fait demander une liste de provision dont (il aura) besoin pour (sa) nourriture et celle de (ses) gens, car je suis traité sur le pied d'hôte du sultan»<sup>26</sup>. Lui-même fait d'ailleurs à ses hôtes des cadeaux généreux qu'il décrit complaisamment. Mais surtout sa mission est, comme je l'annonçais, associée à celle du principal allié de la Turquie, le Suédois. Dès le 20 juillet, à Tétouan: «il est venu un caïd avec des ordres de l'Empereur qui portent que je dois me joindre, avec mon escorte, à l'ambassadeur de Suède».

Il est remarquable que l'itinéraire, la durée et les modalités des deux voyages furent identiques. La différence était que le Suédois, le baron de Rosenstein, était ambassadeur en titre et Jean Potocki seulement à titre officieux. Il n'est d'ailleurs pas exclus, et plutôt probable, que tous les frais et cadeaux du comte Jean aient été supportés par lui-même, comme le financement du journal de Varsovie, et comme l'usage de l'aristocratie polonaise le voulait pour le service de la République. Cette association des deux hommages de puissances alliées, voulue par le sultan, renforçait, en tout cas, le prestige du Polonais, représentant un pays naguère privé de diplomatie propre. Ainsi, à Larache: «l'ambassadeur fut salué par l'artillerie des forts et des vaisseaux et le caïd l'attendait sur le rivage à la tête de quatre cents soldats blancs et de six cents noirs... (il reçut) au mieux l'ambassadeur et me fit, en particulier, beaucoup de politesses». A l'approche de Rabat, le conseiller génois du sultan, Ciapi, incita Mohammed Zuin, sorte de ministre des affaires étrangères du Maroc, à venir à la rencontre des alliés avec le caïd Gilali, qui avait le titre de pacha: cette fois, on leur offrit des chevaux, des boeufs, des moutons, des poules, des fruits et Mohammed Zuin lui-même en offrit «une portion considérable» à Potocki, établissant ainsi un équilibre entre les deux visiteurs, de nouveau régalez d'une fantasia<sup>27</sup>.

Au bout d'un mois, le 2 août 1791, à Salé, eut enfin lieu l'entrevue avec le Commandeur des Croyants, conçue comme le spectacle de sa puissance et comme celui de la soumission des visiteurs: «l'on est venu

<sup>25</sup> *Ibidem*, pp. 164-165, 180.

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 217.

<sup>27</sup> *Ibidem*, pp. 224, 228-229.

me dire ce matin que l'ambassadeur de Suède et moi devions aller à la rencontre de l'Empereur qui voulait nous donner le spectacle de son armée, et à celle-ci le spectacle du tribut des infidèles. Car c'est ainsi qu'ils appellent, et ont raison d'appeler, les présents périodiques que les puissances chrétiennes envoient par leurs ambassadeurs...».

Le point culminant du voyage est trop connu pour que nous le citions, comme il le mériterait, *in extenso*. La pompe terrible du sultan donna à Potocki l'occasion d'un tableau saisissant<sup>28</sup>.

La mission était remplie, il n'y avait plus qu'à rentrer. Mais le sultan, dont Potocki n'hésite pas à décrire longuement la cruauté et le despotisme (l'évocation de celui-ci me fut encore vivement déconseillée par l'ambassade de Pologne, en 1997, lors d'un colloque sur *Potocki au Maroc* tenu à l'université de Rabat où régnait une étrange ambiance à la *Bajazet!*), réservait à ses hôtes un spectacle particulier, celui d'une vraie guerre. Il convoqua une deuxième fois les deux ambassadeurs, pour leur donner rendez-vous à Larache, afin qu'ils partissent ensemble voir la défense de Ceuta, assiégée par les espagnols, auxquels il entendait répondre par le bombardement de Tanger, qui eut lieu le 24 août 1791. Cette guerre, à un moment où des tribus se soulevaient dans tout le pays, parut absurde à Potocki, mais il se garda bien, comme le Suédois, de laisser voir ses sentiments et, après le premier tribut de seize paquets précieux, renfermés dans de grands châles ou «mouchoirs», d'une valeur de 200 ducats, il se sentit obligé d'offrir encore six paquets pour cette nouvelle entrevue. La peau de lion et le cheval qu'il reçut en retour ne le dédommagèrent qu'assez peu et la grâce que le sultan lui offrit de demander devait être oubliée dans le fracas de la mitraille qui résonne à la fin du voyage, lequel prend des allures de fuite. Jean Potocki demanda, en effet, au sultan une grâce pour le Juif Serfati, qui lui avait partout servi de traducteur, afin qu'il partît avec lui, mais Moulay el Yazid n'eut pas le temps d'honorer son offre.

Sous la pluie des boulets espagnols, notre ambassadeur amateur se sent encore le courage de rire et de plaisanter, de faire des observations sur l'absurdité des conduites humaines et de relativiser, toujours plus, ses valeurs et ses convictions. Effrayé par la perspective d'un blocage à Tanger — car il fallait une nouvelle autorisation du sultan pour quitter le territoire — il méditait déjà une fuite à la nage vers une frégate portugaise ancrée là, mais la permission fut accordée et, avec son inséparable ambassadeur de Suède, il s'embarqua bien vite pour Cadix

<sup>28</sup> *Ibidem*, pp. 239-240.

«trop heureux d'être dehors» et de retrouver, dès le lendemain, la vie européenne.

Les dernières réflexions du voyage sur la politique internationale témoignent de cette inconséquence qui caractérisera encore souvent les adhésions de Potocki dans les mois et les années avenir. Tandis que des journaux lui avaient appris l'inutile fuite à Varenne de Louis XVI, voici que d'autres annonçaient des pourparlers de paix entre la Russie et la Turquie. Cela provoqua chez lui une grande envolée lyrique et généreuse sur les bienfaits de la paix, qui allait faire cesser les massacres de femmes et d'enfants «sur les bords du Kouban et du Danube», en mettant un frein à l'ambition inassouvie des ministres<sup>29</sup>. Tout à sa joie de quitter le danger de Tanger, il ne comprenait pas que cette paix allait permettre à la Russie de se retourner contre sa patrie et qu'elle rendrait totalement vaine ce rêve d'une grande alliance avec l'ensemble du monde musulman qu'il était venu tenter d'esquisser à Rabat. La mort presque immédiate de Moulay el Yazid en 1792 ferait d'ailleurs oublier ce rêve, au Maroc, pendant les trente ans de règne de son successeur.

En rentrant en Pologne, en janvier 1792, après un passage au Portugal, en Angleterre et en France, le comte Jean se berça encore un peu de ce rêve de paix universelle qu'on trouve dans l'édition varsoivienne du *Voyage dans l'empire de Maroc* (Dufour 1792). Le 9 janvier, les Russes et les Turcs firent effectivement la paix à Jassy. Potocki reprit sa chronique dans son „Journal hebdomadaire de la Diète”, s'imaginant, le 29 février, que le prestige de la révolution française et la peur qu'elle inspirait retiendraient les Russes de toute action contre la Pologne: «Je demanderai si ce n'est pas la révolution de France qui a répandu l'hésitation dans les cabinets, paralysé l'ambition et fait s'évanouir ces rêves de sang?...»<sup>30</sup>, écrivait-il dans un article, mais, dès le 27 avril, une triade de traîtres, dont son cousin Félix, créait la confédération de Targowica, cheval de Troie de la Russie en Pologne, où l'invasion commença le 18 mai et s'acheva à la fin de l'année par le deuxième partage du pays. Jean Potocki, tenté un moment par une résistance armée, préféra revenir à ses anciennes sympathies et sug-

<sup>29</sup> *Ibidem*, p. 307.

<sup>30</sup> M.E. Żółtowska, *Stosunek Jana Potockiego do insurekcji. Listy Jana Potockiego do Henryka Lubomirskiego z 1794 (L'attitude de J. Potocki envers l'insurrection. Lettres à Henri Lubomirski de 1794)*, „Wiek Oświecenia”, 11, 1995, pp. 21-41. Cet article, qui confirme et développe le conservatisme social exprimé dans la lettre de Paris ci dessus, fournit des précisions sur le voyage en Prusse et le théâtre de Potocki.

géra d'offrir le trône au tsarevitch Constantin, tout en faisant de longs séjours en Prusse et en y jouant son théâtre. Maria Evelina Żółtowska a montré récemment (1995), en publiant des lettres à H. Lubomirski de 1794, combien le dernier sursaut national anti-russe, l'insurrection de Kościuszko, qui armait les paysans, ou plutôt souhaitait les armer, suscita son effroi et sa réprobation. Après 1795 et le dernier partage, il n'aurait plus aucune honte à se dire Russe.

Cet article n'avait pour but que de signaler que les voyages de Potocki n'étaient jamais à prendre au premier degré. C'est peut-être ainsi que les a trop pris Dominique Triaire dans son article *Regarder et comparer, ou Jean Potocki en voyage*<sup>31</sup>, où celui du Maroc est rangé parmi les «voyages d'agrément». Les ambitions politiques et diplomatiques de Jean Potocki, si contradictoires et inattendues, rendent aussi très problématique la tentative de la thèse de Triaire pour introduire une cohérence profonde dans la vie et dans l'oeuvre d'un tel dilettante. Tout, au contraire, n'est-il pas que volte face dans cette conduite et cette pensée? Cela n'exclue évidemment pas la nécessité d'autres lectures de ce voyage où je n'ai voulu voir qu'un seul aspect. J'avais déjà abordé, dans une autre étude, son aspect de document reflet de la société marocaine et de son régime<sup>32</sup>. Il y aurait encore beaucoup à dire sur cette peinture du «despotisme oriental» au XVIIIe s., sur le *Voyage au Maroc* comme tableau de mœurs, des modes de vie, des discriminations sociales ou raciales, de l'habitat, des paysages, aussi colorés que ceux de Delacroix, sur la religion ou sur les éléments érotiques et les conduites amoureuses ambiguës, sur les descriptions d'expériences scientifiques, sur l'humour, qui rend tout cela si primesautier et en fait un chef d'oeuvre de la littérature francophone.

Potocki n'a peut-être pas rendu sur le Maroc un témoignage aussi riche que celui de Louis Chenier, le père d'André, qui y avait passé presque vingt ans, de 1767 à 1784, mais le style et la variété des observations qu'il accumula en deux mois, à un moment si remarquable de l'histoire de l'Europe et du Maroc méritent plus qu'une lecture distraite. Ce voyage est un pont culturel. Quant aux déconcertants méandres de l'amateurisme politique du comte, ils montrent de quels soutiens peu fiables la Pologne et son roi bénéficiaient dans cette période cruciale où leur existence se jouait.

<sup>31</sup> D. Triaire, *Regarder et comparer, ou Jean Potocki en voyage*, „Wiek Oświecenia”, 5, 1988, pp. 193-205.

<sup>32</sup> D. Beauvois, *Entre l'analyse et l'action politiques, Jean Potocki, voyageur éclairé*, dans *Modèles et moyens de la réflexion politique au XVIIIe s.*, T. I, Lille 1978, pp. 39-63.